



LE MOT DU PATRON

Ce numéro 16 est le *Marmite & Micro-onde* de tous les records. On y trouve en effet, par ordre d'apparition :

- le texte de la littérature française contenant le plus grand nombre d'occurrences du mot « casserole » ;
- le plus de calories par page, reléguant le plus petit des menus MacDo au rang de régime basses calories ;
- le circuit gastronomique le plus hétéroclite qui puisse être ;
- le frigo le moins respectueux des dates de péremption ;
- l'histoire d'amour la plus contre nature de la littérature gastronomique ;
- la cuite la plus mémorable de toute la Galaxie ;
- et le plus de termes culinaires au paragraphe.

Je vous laisse découvrir ces performances exceptionnelles !

Philippe Heurtel

ISSN 1766-8816 Sept. 2006

AU MENU

<i>Conte moderne, ou la casserole maudite</i>	Alain Kotsov	2
<i>Recettes</i>	Brigitte Allègre	7
<i>Circuit gastronomique</i>	Jérémy Semet	9
<i>Une santé de fer</i>	Gaël Briand	15
<i>Mon grille-pain et moi</i>	Ketty Steward	17
<i>Schnaps à volonté !</i>	François Schnebelen	21
<i>Un zeste de fiel</i>	Rachel Gibert	24

Aux pinceaux : Michelle Bigot, Audrey Isbled et Timothée Rey. Le logo a été créé par André Savéant. Le sous-titre de ce numéro est de Yann Leclerc.

0,50€

POUR NOUS CONTACTER

Lecteurs

Les internautes peuvent télécharger M&M en format PDF sur marmite-et-micro-onde.org

Pour recevoir la version papier (il est possible de commander les anciens numéros) :

1 numéro 1,59 € ou 3 timbres à 0,53 €

2 numéros 2,12 € ou 4 timbres à 0,53 €

3 numéros 3,18 € ou 6 timbres à 0,53 €

4 numéros 4,24 € ou 8 timbres à 0,53 €

puis ajoutez 0,53 € / 1 timbre par n° additionnel

Abonnement (3 numéros) : 3,71 € / 7 timbres

Pour les règlements en euros : libellez votre chèque à l'ordre de Philippe Heurtel

Auteurs

Débutants ou non, proposez vos textes (35 000 signes maximum) par courriel ou par courrier postal à l'adresse ci-dessous.

Dessinateurs, contactez-nous si vous souhaitez illustrer des nouvelles, ou si vous avez des illustrations cadrant avec le thème du fanzine. Nous sommes également preneurs de courtes bandes dessinées.

<http://marmite-et-micro-onde.org/Auteurs.html>

Philippe Heurtel

9-11 rue des lavandières St Opportune
75001 Paris

CONTE MODERNE, OU LA CASSEROLE MAUDITE

ALAIN KOTSOV

Alain Kotsov, né à Paris, informaticien de formation, préfère cependant rédiger des textes de fiction que des programmes. Il en a publié quelques-uns sur la toile. Celui que nous vous présentons a obtenu le premier prix du concours littéraire de la ville de Montélimar 2003 (catégorie contes). Très porté sur la gastronomie, il lui arrive souvent de délaisser son clavier pour se mettre aux fourneaux. Ses nouvelles sont sur <http://baykus.a2co.org/m2.htm>. L'illustration est de Audrey Isbled.

La petite Aurore vit le jour à l'hôpital américain de Neuilly. Son père était roi du pétrole et sa mère reine de beauté. Elle avait tout pour devenir un jour une belle princesse.

Le baptême eut lieu à la Madeleine et fut suivi d'une somptueuse réception au pavillon Gabriel.

Vers minuit, une femme à l'air très méchant fit irruption dans la foule des invités composée de marquis, de duchesses, et de capitaines d'industrie ; rien que du beau monde. Les gens étaient tous un peu ivres et personne ne la remarqua. Elle s'approcha du berceau, sortit une baguette de son sac à main qu'elle brandit d'une façon étrange. Aussitôt la lumière s'étei-

gnit à l'exception d'un spot qui éclairait la petite Aurore. La musique s'arrêta. La chenille que formaient à ce moment la plupart des hôtes et qui serpentait entre les tables se figea subitement.

La méchante femme, qui était en fait une mauvaise fée, furieuse de n'avoir pas été invitée au baptême, était venue pour se venger de cette humiliation. Elle troubla le silence d'une voix forte en disant ces mots :

« Le jour où la princesse aura prononcé 233 fois le mot « casserole », elle mourra ! ».

Un silence pesant retomba sur la salle. Puis le père s'approcha d'un pas digne de la méchante fée, et lui dit, d'un ton

solennel :

« Croyez-bien que nous ne laisserons pas une telle chose se réaliser ! Nous lui dirons qu'il faudra bannir ce mot de son vocabulaire. Et votre sort n'aura aucun effet !

– Vous faites bien d'évoquer ce point, répondit la fée, j'allais oublier. J'ajoute que toute personne qui tentera de révéler à la princesse la malédiction qui la touche sera sur-le-champ transformée en crapaud, avant d'avoir pu dire un mot. »

Le père, consterné, les bras ballants, le regard vide, se taisait. La fée répéta : « Je l'affirme ! Le jour où elle aura prononcé 233 fois ce mot, ce jour-là elle mourra ! »

Puis elle sortit sous les yeux médusés des 300 invités.

A ce stade du récit, je dois m'adresser, en aparté, au lecteur. Cher ami, les lignes qui précèdent te rappellent-elles un récit que ta maman te racontait pour t'endormir quand tu étais enfant ? Si ce n'est pas le cas interromps ici ta lecture et procure-toi le texte de ce conte. Il se nomme « La belle au bois dormant » et se trouve dans un recueil intitulé « Les contes de ma mère l'Oye » de Charles Perrault. On le trouve partout en édition de poche pour une dizaine d'euros. Si tu es réfractaire à la lecture, mais dans ce cas pourquoi prends-tu la peine de me lire ?, tu peux louer la vidéo du film homonyme des studios Disney qui traite du même sujet. Il est en effet indispensable, pour saisir tout le sel du texte que voici, de connaître le conte original.

Revenons à notre histoire.

Les parents d'Aurore furent désespérés. Après le baptême de la princesse, ils prirent toutes les dispositions nécessaires

pour que leur fille n'eut jamais à prononcer le mot « casserole ». Il s'installèrent dans un château isolé où elle fut élevée à l'écart du monde par des précepteurs qu'on avait mis au courant de la malédiction. L'objet maudit était aussi banni de la cuisine et on faisait chauffer le lait dans un faitout ou une poêle à frire, ce qui, il faut en convenir, n'était pas très pratique. La princesse aimait beaucoup faire la cuisine. Un jour qu'elle préparait un gâteau elle vit dans le texte de la recette qu'il y fallait 100 grammes de cassonade. Elle ne connaissait pas ce mot et quand elle ouvrit le dictionnaire pour en trouver la signification elle constata que la page avait été arrachée.

Tous les livres, tous les films qu'elle voyait, étaient soumis à une implacable censure. Si une casserole y apparaissait d'une façon ou d'une autre, on lui en interdisait l'accès ou on en produisait une version expurgée. Ses livres de recettes, par exemple, étaient pleins de trous et de ratures ; elle se demandait pourquoi.

Mais ces précautions s'accompagnaient pour Aurore d'une solitude forcée qu'elle avait de plus en plus de mal à supporter. A dix-sept ans, elle n'avait aucun ami de son âge et en souffrait beaucoup. Elle supplia ses parents de lui permettre d'aller à des bals ou des réceptions où elle pourrait rencontrer d'autres princesses ; et surtout des princes...

Les parents accablés durent se résigner, car ils avaient l'esprit libre, et cédèrent à sa supplique. A quoi bon, en effet, vouloir préserver sa vie si c'était pour la rendre malheureuse !

Sa première sortie fut une catastrophe. C'était un repas donné par un fils de bonne famille, par ailleurs très sym-

pathique. Aurore sentait qu'elle avait beaucoup de succès auprès des jeunes gens qui tous cherchaient à lui parler et la complimentaient sur sa robe et sa beauté. Même les jeunes filles, qui auraient dû manifester envers elle de la jalousie et rester à distance, se conduisaient plutôt de façon amicale et prenaient plaisir à lui faire la conversation. Tout se passait très bien. Jusqu'à ce que le dessert fut servi. C'étaient des profiteroles. Les assiettes, remplies de chouquettes fourrées de crème glacée, avaient été disposées sur la table par les domestiques, et un valet faisait le tour des convives pour verser dans chacune d'elles un nappage de chocolat chaud.

« Quel est le récipient que tient ce larbin ? Je n'en ai jamais vu ! dit-elle à son voisin de droite, un marquis aux charmants yeux bleus.

– Ben... c'est une casserole.

– Une casserole ? Quel mot étrange !

– Comment ça ! Vous n'avez jamais vu une casserole ?

– Comment dites-vous ? « Casserole » ? C'est bien « casserole » que vous avez dit ?

Pendant une bonne partie de la soirée, la conversation tourna autour de ce sujet. Si bien que lorsque la princesse regagna son château, après s'être fait conduire par le marquis dans une Porsche rutilante jusqu'au portail, elle avait à son passif une bonne trentaine de prononciations du mot interdit. A ce rythme là, elle n'atteindrait jamais l'âge de la retraite.

Dans l'ignorance où elle était maintenue, cette soirée lui avait pourtant semblé très bénéfique, et elle se mit à multiplier les sorties.

Elle demanda à ses parents de lui offrir,

pour son dix-huitième anniversaire, une batterie de cet ustensile si pratique. Elle ne comprenait pas l'état d'abattement dans lequel cette demande avait plongé ses parents. Ils devenaient de plus en plus bizarres !

Un soir, comme elle s'appêtait à sortir, son père l'avait retenue par la manche de sa robe et lui avait dit :

« Ecoute, ma fille chérie, fais bien attention. Ne t'avise plus jamais de...

– De quoi Papa ?

– De faire ce qu'il ne faut pas faire, de... rien, ce n'est rien ».

En parcourant la grande allée du parc elle avait ouvert son sac à main pour en vérifier le contenu. Il y avait bien la bombe anti-agression, une boîte non entamée de douze préservatifs et un tube d'alca-seltzer. Que pouvait-il lui arriver ?

Elle avait ensuite été en discothèque avec le marquis aux yeux bleus, qui était maintenant son petit ami. Elle s'était follement amusée et, devant le portail, elle l'avait pris par la main et attiré vers les profondeurs du jardin à l'anglaise, pour une promenade romantique au clair de lune.

Ils s'assirent au bord d'une mare sur un banc de pierre et écoutèrent le chant mélodieux des crapauds ; parmi lesquels se trouvaient deux précepteurs, un PDG et un ministre, qui n'avaient su tenir leur langue. Puis ils devisèrent sur la beauté du ciel nocturne.

« Vois cette constellation, disait le marquis. C'est celle qui permet de repérer l'Étoile Polaire. On l'appelle Grande Ourse ou grand chariot. Mais certains esprits moins romantiques la nomment « grande casserole ».

– C'est vrai, vu comme ça on dirait une

casserole (118). Les quatre étoiles qui forment une espèce de rectangle évoquent le récipient, et les trois autres ressemblent au manche d'une casserole (119).

A ce stade du récit, je dois une fois de plus apostropher le lecteur. Cher ami, tu as sans doute constaté que quelques lignes plus haut se trouvent des chiffres entre parenthèses. Il s'agit d'une indispensable entorse aux conventions littéraires. Mais le texte que tu as sous les yeux prétend-il être conventionnel ? Quoi qu'il en soit, tu as remarqué, cher lecteur, que ces chiffres suivaient le mot « casserole » et tu auras sans doute deviné, car tu es très intelligent, qu'ils indiquent le nombre total de fois que notre héroïne a prononcé ce mot dans sa vie. Nombre primordial dans le déroulement de l'intrigue, ainsi que tu l'as certainement compris.

Reprenons donc notre récit alors que ce nombre vient d'atteindre la valeur 119. Et qu'il ne reste à la princesse plus que 114 « casseroles » à vivre

Les deux amants passèrent le restant de la nuit à s'embrasser, ce qui n'eut que des conséquences bénéfiques pour la princesse. D'abord, elle y prit un grand plaisir, et surtout sa bouche fut occupée à autre chose que prononcer le mot « casserole », ce qui ne pouvait qu'augmenter son espérance de vie.

Peu de temps après, il décidèrent de se marier.

Tout le gratin de la société fut invité à la noce et tout le monde s'amusa beaucoup. Excepté les parents d'Aurore qui faisaient une tête d'enterrement. Ils ne quittaient pas leur fille d'une semelle, au grand étonnement des convives, et chaque fois que la conversation tournait

autour de la cuisine, de la métallurgie (ce qui était quand même assez rare) ou de l'astronomie, ils tentaient de faire diversion en poussant un cri strident, ou faisaient mine de trébucher et s'étaient par terre. Ce comportement étrange jeta une petite tâche d'ombre sur la fête, par ailleurs très réussie, mais il permit peut-être à la princesse de ne pas diminuer son capital. Elle ne faillit qu'une fois, à la fin de la soirée, quand l'atmosphère solennelle et romantique qui présidait à la cérémonie avait laissé place à une ambiance plus décontractée et bon enfant. On venait de chanter « Les filles de Camaret » et la princesse et son époux racontaient, au milieu d'un cercle d'amis, les circonstances de leur rencontre et leurs premiers rendez-vous.

« Quand j'ai vu le regard que me jetait Gonzague, disait Aurore, à la fin de cette soirée chez Maxim's, j'ai réalisé qu'il..., que je..., enfin comment dire ? Que j'allais passer à la casserole (137). »

Sa mère, qui se trouvait à portée de voix poussa un grand cri et en eut un malaise. Que l'on mit sur le compte du champagne. Et de la verdeur des propos de sa fille.

Le lendemain matin, les jeunes mariés partirent en voyage de noces. Depuis la voiture, ils faisaient des signes à leurs amis. La Porsche démarra sur les chapeaux de roue. À peine avait elle fait dix mètres qu'un énorme bruit de ferraille se fit entendre à l'arrière. Gonzague freina brutalement et Aurore se retourna instinctivement. Elle partit d'un grand éclat de rire.

« Regarde, chéri ! On nous a attaché à l'arrière une traîne de casseroles (138) ! ».



Les tourtereaux élurent domicile dans un château magnifique du Val de Loire, entre Saumur et Tours. Dans une région malheureusement réputée pour sa gastronomie, où le mot « casserole » revient un peu plus souvent qu'ailleurs dans les conversations. Un soir, alors que son mari traitait une importante affaire qui le retiendrait jusque tard dans la soirée, Aurore décida de lui préparer elle-même des rognons de veau à la sauce madère, un plat dont il raffolait. Elle renvoya les domestiques, enfila son tablier, et s'activa dans la cuisine. Elle avait réunit tous les ingrédients sur le plan de travail en marbre de Carrare. Il fallait d'abord préparer un roux brun. Et aucun des récipients suspendus au mur ne semblait

lui convenir.

« Où se trouve donc cette petite casserole (229) émaillée ? La rouge qui est si pratique pour faire les sauces. J'aurais juré qu'elle se trouvait dans le placard du bas. Mais elle n'y est pas ! Je ne vais quand même pas faire ma sauce dans cette grande casserole (230). Où ai-je donc fourré cette petite casserole (231) ? ».

Aurore ouvrit tous les éléments de la grande cuisine, sans y trouver ce qu'elle cherchait. Puis elle se souvint.

« Oui, je l'ai posée sur l'étagère du haut dans le buffet de la salle à manger, pour faire de la place quand Gonzague m'a offert cette nouvelle batterie de casseroles ! (232) ».

Elle se rendit à la salle à manger. Ouvrit

la porte du buffet. L'objet était placé sur la plus haute planche. En se haussant sur la pointe des pieds elle parvenait à peine à le toucher. Elle réussit à le faire tourner en appliquant son doigt sur la paroi émaillée. Quand le manche fut à sa portée, elle sauta sur place et réussit à le saisir.

« Enfin ! J'ai réussi à l'attraper, cette putain de casserole (233) ! ».

Mais elle ne tenait le manche que du bout des doigts et lâcha prise tout en perdant l'équilibre. La casserole en fonte émaillée commença à basculer dans le même temps que la princesse s'étalait de tout son long sur la moquette. Elle relevait la tête lorsque l'objet lui percuta violemment le cuir chevelu.

Elle sombra aussitôt dans un sommeil sans rêve. Que la science moderne appelle prosaïquement coma.

Au bout d'un quart d'heure, elle ouvrit un œil, puis l'autre. Elle se releva et continua de préparer les rognons de veau.

Elle ne mourut pas ; elle ne dormit même pas cent ans, seulement quinze minutes. Par la suite, elle vécut très heureuse avec son époux et ils eurent

beaucoup d'enfants.

La malédiction de la méchante fée ne s'était pas réalisée. On peut se demander pourquoi. En voici la raison :

Le jour du baptême d'Aurore une bonne fée se trouvait parmi les invités. C'était sa marraine, l'ancienne baby-sitter de son père qui, malgré ses origines roturières, avait obtenu ce grand honneur. Dans le brouhaha qui avait suivi la sortie de la méchante fée, nul n'avait remarqué le manège de cette petite bonne femme rondelette. Alors que l'esprit du sort rodait encore dans la salle, elle s'était isolée dans un recoin et avait sorti de son sac une petite baguette. Il fallait agir vite. Le pouvoir de la méchante fée était très puissant. La marraine ne pouvait annuler le sort, mais seulement le commuer. Face au mur, en agitant sa baguette, elle avait psalmodié d'une voix basse :

« Non ! La princesse Aurore ne mourra pas ! Le jour où elle aura prononcé 233 fois le mot « casserole », ce jour-là... euh... ce jour-là, elle s'en prendra une sur la gueule ! ».

RECETTES

BRIGITTE ALLEGRE

Brigitte Allègre, 43 ans, enseigne l'anglais dans un lycée d'Aix-en-Provence. Ce qu'elle préfère dans la vie, c'est lire en prenant ses repas, et écrire sur des tas de bouts de papier. Ses auteurs favoris sont les sœurs Brontë, Elizabeth Gaskell, Edith Wharton, Jane Austen... Elle fait bien la cuisine et participe régulièrement aux ateliers de cuisine du Conservatoire des Saveurs du Luberon. De plus, elle ne raterait pour rien au monde l'atelier d'écriture hebdomadaire organisé dans sa librairie préférée. Normal, donc, qu'elle se voit publiée un jour dans nos pages !

D'un pas allègre, tous les jours où le soleil se lève, elle descend la Montée du Château, un panier au bras.

Tous les jours, le soleil se lève. Elle va d'abord à l'épicerie du village.

« Bonjour, Monsieur Godinot. »

Ensuite, la boulangère. Elle est toute jeune, la boulangère, on lui donne du « tu » et on l'appelle par son prénom.

« Bonjour, Séverine. Tu vas bien ? Tu me donneras un pain aux noix aujourd'hui, trois croissants, un pain au chocolat et... voyons... une tarte au flan. »

L'épicier, qui est aussi boucher-charcutier, l'a ravitaillée en souris d'agneau, tripoux, gras-double, crépine, chair à saucisse, blettes, oignons.

En remontant la Montée du Château, qui mérite cette fois son nom, d'un pas non moins allègre, elle compte dans sa tête. Voyons... Dans le congélateur, cinquante caillettes aux herbes ; ce matin, elle a de quoi en faire trente de plus. Hier, il en a englouti quinze à lui tout seul. Il les aime tellement. Elle a pris un air indulgent et a susurré : « Tut, tut, tut, c'était l'entrée, tu n'auras plus faim pour la daube et les pêches au sirop, tu sais, celles que tu m'as aidée à cueillir cet été avant ta crise ? C'est dommage, tout va être perdu, même la crème que je viens de fouetter ! »

Elle le sait bien, il ne pourra rien lui refuser. Pour les autres, c'était déjà pareil. On ne peut rien refuser à un heureux caractère comme le sien, toujours pétillante, sémillante, généreuse, toujours d'humeur joyeuse.

Alors il a tout mangé ; il a repris deux fois de chaque plat. Cette nuit, il a eu une autre crise. Elle lui a apporté une

bouillotte, une vessie de glace, de la tisane. Il geignait, il suait, il se tordait, et elle refusait d'abandonner son chevet. Elle a fini par appeler les pompiers. Plus tard. Beaucoup plus tard. Car elle n'a qu'un but dans la vie.

Et la voilà dans sa cuisine. Elle tranche, elle découpe, elle cisèle, elle dore, elle frit, elle empote, elle congèle, elle stérilise. Du sol au plafond, les étagères du cellier grognent sous le poids des pâtés, des terrines, des conserves, des confitures, des boîtes et des boîtes de gâteaux secs et de pâtes de fruits. Toujours, dans sa cuisine, il y a quelque chose à manger.

On vient de l'appeler. Son septième mari est décédé.

Joyeusement, elle a pris son gros cahier de recettes et de menus relié et à la page 7 (où on peut lire le menu d'un des derniers déjeuners quelle a servi, consommé aux quenelles de volaille, poularde à la Napolitaine, petites timbales de macaroni à la financière, petits pois à la française, soufflé à la vanille et plunquet). Elle trace une croix. Encore un crime parfait. Qui soupçonnerait cette femme admirable, dévouée corps et âme, toujours à vouloir faire plaisir et surtout toujours joyeuse malgré les coups du sort ?

Elle est proche de son but : des comptes en Suisse, replets, dodus à souhait. Gonflés des héritages successifs de ses maris gloutons.

Né en 1983 à Amnéville, Moselle, Jérémy Semet est fan de Stephen King – d'ailleurs, c'est un peu de sa "faute" s'il a commencé à écrire. Circuit gastronomique est le premier de ses textes à être publié. Gageons que ce ne sera pas le dernier.

C'est étrange comme certains souvenirs demeurent intacts alors que d'autres ont cette faculté de disparaître instantanément, comme des œufs en neige : flottant un temps à la surface avant de se laisser aller et de couler sous l'épaisse crème anglaise.

Mon père nous avait quitté un peu avant ma rentrée en Seconde. Ma mère, devenue loufe après avoir perdu son époux, me laissait seul la plupart du temps, disparaissant des journées entières sans même me répondre lorsque j'essayais d'engager la conversation.

Livré à moi-même, je désertais l'école, restant dans mon lit des journées entières, préférant le fantasme à la vie réelle. Tout me semblait lointain. Je n'étais plus connecté à la réalité.

J'avais pris l'habitude de faire de longues promenade en ville. J'arpentais les rues en espérant trouver Papa caché derrière un mur, un cadeau dissimulé dans son dos. Mais ça n'arrivait jamais.

Un soir, toujours sans nouvelles de Maman, je me suis arrêté dans un parc. Elle ne s'inquiétait plus pour moi, enfermée dans sa camisole chimique. Avachi sur un banc, le ventre vide depuis la veille, je regardais les bolides monter et descendre la rue lorsqu'un morceau de journal collé sous la semelle de ma Converse attira mon attention. Il avait l'aspect d'une cervelle que l'on aurait trop fait cuire. Une fois la boule de papier

humide défroissée et sommairement séchée, je me suis rendu compte qu'il s'agissait de la page des avis mortuaires. Je le parcourus brièvement et tombai sur la phrase qui allait changer le courant de ma vie : les proches se retrouveront autour d'un buffet dans la salle municipale.

Ça m'a frappé. Plus que d'habitude. J'ai aussitôt sorti mon petit agenda Crédit Mutuel bleu roi et j'ai noté le jour où avait lieu la veillée.

* * *

Le lendemain, je n'étais toujours pas rentré chez moi, sachant par avance ce que j'allais y trouver : ma mère totalement *stone* dans le petit fauteuil en cuir de Papa, la bibliothèque débordant de bouquins de cuisine, Mitzi, notre chatte, postée devant la porte d'entrée attendant courageusement le retour de mon père, et notre salon désespérément vide où les portraits familiaux avaient tous été décroché.

La maison que nous occupions se désemplissait progressivement. D'un côté les meubles, que ma mère avait toujours détestés. Elle avait trouvé avec la mort de mon père l'excuse parfaite pour mettre à la décharge publique ce qu'elle qualifiait d'horreurs mobilières du plus mauvais goût. Et de l'autre, la nourriture. Même avec toute la volonté du monde, le frigidaire n'aurait pu paraître encore plus vide. Et tout ça pourquoi ? Parce que

Maman n'allait plus bosser. Son patron lui avait laissé déjà trois messages sur son répondeur (l'une des rares choses utiles qu'elle n'avait pas eu l'idée de balancer, pas encore), mais elle n'y avait toujours pas répondu ; à vrai dire elle n'y avait même pas prêté attention.

* * *

En me réveillant dans le square, le dos labouré de courbatures, l'article occupait encore mes pensées. Mon estomac criait famine et la cérémonie avait lieu l'après-midi même : je ne pouvais pas manquer cette occasion.

Je me souvenais de tout : du ciel anormalement bas qui forçait mon menton à toucher ma poitrine (sans doute une peur inconsciente de me cogner), de la pluie qui ruisselait sur les vitres de l'Hôtel de Ville, pareille à des larmes de détresse, et de la peur qui avait noué mes tripes en réseaux autoroutiers.

Avec Maman dans le cirage, je n'eus pas le moindre mal à me rendre une dernière fois dans la demeure familiale et à prendre un costume dans l'armoire de Papa ; de toute manière, je ne pensais pas l'entendre me gronder ni ressentir sa gifle de l'endroit où il était.

La famille du défunt arrivait au compte-gouttes : ils avançaient si lentement, traînant des pieds, que j'ai bien crû qu'ils reculaient. Je les suivais d'un pas hésitant, ne sachant pas si ce que je m'apprêtais à faire était bien ou mal.

Je ne connaissais pas tous ces gens ; eux non plus. Mais qu'importe !

« Monsieur Mankeln s'est endormi dans la paix de Dieu, [...] munie des sacrements de l'Eglise. »

C'était la phrase de l'article qui me choquait le plus. Elle me choquait car je

savais très bien, au fond de moi, que tout cela n'était que mensonge. Les proches avaient demandé au journal d'écrire ça alors que la réalité était tout autre.

Il est mort dans l'anonymat le plus total, délaissé par ses enfants qu'ils ne voyaient plus depuis vingt ans, parce que son foutu cancer l'avait rendu méconnaissable : il gueulait dès qu'on ne faisait pas comme monsieur voulait, gerbait dans les quatre coins de sa chambre et mouillait exprès ses draps. En fait, c'est un grand soulagement que le vieux ait clamsé.

Voilà ce qu'on aurait dû lire, au lieu de ce ramassis de foutaises.

Ce qui m'avait également frappé était la froideur dont les proches faisaient preuve à l'égard de la veuve. Une poignée de main molle. Une petite tape dans le dos. Une phrase murmurée à l'oreille qui se voulait réconfortante mais qui ne l'était pas. Un sourire effacé, presque forcé. Et direction le buffet. Circuit classique.

Deux cérémonies plus tard, tout cela m'était venu instinctivement. Mais cet après-midi-là, je n'étais pas aussi confiant ; j'avais même du mal à cacher mon anxiété.

La plupart des gens n'étaient pas là par compassion ni même par envie. Ils étaient simplement là par obligation. Les plus vieux avaient rouspété en apprenant la nouvelle – ne voulant pas faire autant de kilomètres pour côtoyer leur prochaine demeure d'aussi près – et les plus jeunes rechignaient à se rendre à la cérémonie par peur de voir leur tout premier cadavre. Seulement un tiers avait répondu à l'appel. Et parmi toutes ces personnes, la majorité avait une, sinon deux bonnes raisons de détester ou de

haïr le défunt.

Au bout d'un quart d'heure, la salle s'était emplie de moitié. Je circulais parmi eux, passant de petits groupes familiaux en petits groupes familiaux, écoutant au passage leurs brèves conversations. J'étais dans la pièce comme un spectre planant au-dessus des vivants.

J'élaborais sans le savoir la technique d'approche que j'allais affiner par la suite : me faire toujours le plus discret possible. Je ne voulais surtout pas être repéré.

Une fois le mur des proches franchi, je me retrouvais devant une première table : garnie de plateaux proposant les plus savoureuses pâtisseries qui m'eût été donné de contempler et bientôt de goûter : profiteroles, choux à la crème, petits macarons à la noix de coco, tarte aux amandes et tarte aux pommes. Les thermos de café étaient disposées en losange sur la seconde table, tout à côté d'une troisième où des montagnes de brioche et une dizaine de cruches de jus de fruits me priaient de les engloutir sans plus attendre. À chaque buffet ou presque, les tables étaient disposées de cette manière.

Lorsque le petit-fils du défunt eut terminé son discours, je me dirigeai discrètement vers la sortie, avec deux ou trois morceaux de brioche enveloppés dans de l'essuie-tout (de quoi me faire un bon casse-croûte si mon estomac se manifestait encore).

Confronté à tant de souffrance, je n'étais pas prêt à en revoir de sitôt. Je ne voulais pas rentrer chez moi : c'eût été encore pire.

* * *

J'en étais donc arrivé à vivre dans cette

gare routière abandonnée – derrière les vieilles industries Mitochon – pour m'éviter de souffrir davantage. Et ce n'était pas le passage matinal des éboueurs, accompagné de l'odeur âcre des ordures et du bip-bip-bip de leur camion-benne orange flash, qui allait me faire changer d'avis.

D'ailleurs, le souvenir de mon premier réveil dans la rue ne me quittera jamais. La pluie battante m'avait tiré de mon sommeil et la première sensation que j'ai éprouvée alors était le besoin de me nourrir. Manger était devenu une obsession. La faim était si forte que je me rappelle avoir eu des hallucinations : un monumentale « M » jaune me survolait et me hurlait : Viens ! Suis-moi ! N'aie pas peur, je ne vais pas te manger ! Tu aimerais bien casser une petite graine ! Alors n'hésite pas : suis-moi !

Une fois le calme revenu dans mon esprit, la grosse lettre jaune avait rétréci et indiquait simplement le MacDonald's le plus proche.

Second arrêt de mon circuit : hamburgers, frites et beignets de poulet étaient à ma portée. Mon père avait ça en horreur. Il ne supportait pas de savoir que les gens se précipitaient pour se goinfrer de toute cette mauvaise nourriture.

Un cousin avait travaillé chez eux pendant une courte période et m'avait tout expliqué : avec quelle rapidité ils emballaient les produits, et à quelle vitesse ils se débarrassaient des sandwiches qui n'étaient « plus vendables ». Car là-bas, les produits étaient « *timés* » : entre cinq et sept minutes, ils étaient sortis puis balancés dans de grands sacs poubelles que les équipiers s'empressaient d'entasser à côté des containers à ordures.

Après le rush de midi, l'amoncellement

de ces sacs ressemblait vite à une montagne. Je m'approchais doucement du Mont Ordure, prenant garde de ne pas attirer l'attention. Arrivé à mi-distance, je me cachais derrière la cabine – l'endroit où les commandes du *drive* étaient prises – puis je continuais, à pas de loup. Une fois la place forte conquise, j'ouvrais les sacs et m'emparais du trésor. Parfois, il n'y avait que des burgers. Si la chance me souriait, il y avait des frites. La plupart du temps, le fond du sac collait de partout, maculé de milk-shake vanille dont l'odeur rance donnait envie de vomir.

Je vous avouerai que ma première bouchée de burger ne m'a pas laissé un grand souvenir ; et pour cause puisque j'ai tout recraché. Papa m'avait mis en garde et ne s'était pas trompé. Il m'a fallu un peu de temps pour m'y faire. Au bout d'une semaine, je ne pouvais plus m'en passer. C'était comme une drogue.

* * *

Qu'est-ce qui me poussait à faire ça ?

Disons que lorsque mon père était encore en vie, la seule et unique chose qu'il ait réussi à m'inculquer était le plaisir de la bonne cuisine. Tous les mercredi soir, au lieu des contes habituels, il me passait en revue deux ou trois recettes du *Petit Péret gourmand* (ou *PPG*) ; un bouquin qu'il gardait même sur sa table de chevet. Sa Bible pour ainsi dire. Issu d'un milieu modeste, pour ne pas dire pauvre, les sorties au restaurant se faisaient rares. C'est donc dans notre propre cuisine que j'ai fait mon apprentissage gastronomique ; avec papa aux fourneaux. Ma mère nous regardait, béate, parfois moqueuse. La seule et unique fois où mon père l'a laissée goûter à l'une de nos recettes, elle s'est tournée vers nous et a

pesté : « C'est salé comme le Diable ! ». Comme si le Diable avait un goût.

Dès mon plus jeune âge, j'ai su distinguer les grands crus de la piquette. Amateur de vin (et de bon vin), mon père m'a initié plutôt rapidement à l'œnologie, qu'il considérait comme un art : ou du moins il goûtait et je regardais. Son seul regret fut de ne jamais avoir eu l'occasion de vivre sa passion jusqu'au bout.

Deux mois se sont écoulés depuis son décès : sa mort prématurée a laissé ma mère dans un sale état. Je pense que ça a déclenché chez elle une nouvelle source d'angoisse et que c'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle s'est mise à flotter au-dessus de la vie au lieu de la vivre.

Aux alentours de sept ou huit heures du soir, mon estomac se dirigeait sournoisement vers mes talons. J'avais si faim que j'aurais pu engloutir des assiettes pleines de petits rougets en papillotes (page 124 du *PPG*), de poulets au piment et patates douces (page 216 du *PPG*) et de tarte aux fraises des bois (page 446 du *PPG*). Mais comment faire sans le plus petit sou en poche ?

J'ai fait comme les autres fois : j'ai rusé.

* * *

À quelques minutes de la fermeture, les poissonniers et les traiteurs des grandes surfaces bradaient leurs prix. Pour moi, ça ne changeait pas grand chose. Mais, après la fermeture officielle du magasin – vers vingt et une heure – des cartons remplis de saucissons, de jambons, de saucisses fumées, de brandades de morue, de flétans, étaient jetés derrière le centre commercial. Je n'avais alors plus qu'à récupérer lesdits paquets (cadeaux) et à me régaler. Aujourd'hui, cela n'est plus possible : l'endroit est surveillé par

des caméras et subtiliser ces cartons est devenu un délit, paraît-il. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal dans le fait de se nourrir de produits que l'on ne peut plus vendre, mais bon...

À l'aide d'un réchaud et d'une petite casserole, récupérés dans une des bennes à ordures de la déchetterie municipale, j'arrivais tant bien que mal à me concocter un festin de roi. Bien sûr, cela n'avait rien à voir avec les photos qui se trouvaient dans le *PPG* – ni le goût, j'en étais même sûr – mais je ne pouvais pas m'en plaindre.

* * *

Malgré cela, l'espoir qui me poussait à agir les premiers jours commençait progressivement à décroître : je voyais mon rêve de déjeuner et de dîner dans les restaurants les plus courus de la capitale se tirer par la fenêtre. Il fallait que je réagisse, et vite, si je ne voulais pas sortir de mon circuit. Et c'est encore par hasard – au détour d'une corbeille à papier – que j'ai pris connaissance du mariage de je-ne-sais-plus-quel-couple, et de son plantureux banquet. Ni une, ni deux, j'ai enfilé mon (seul et unique) costume et je me suis tout naturellement incrusté. Tout le monde était bien sapé. Tout le monde s'enivrait. Et tout le monde avait l'air de se régaler. Ou du moins, c'est l'impression que j'ai eue.

Les premières minutes, personne n'avait remarqué ma présence : je me fondais dans la masse. Je faisais partie de la fête. Mais au moment où j'ai tendu le bras pour saisir une flûte à champagne, une main puissante m'a stoppé net. Je ne l'ai pas remarqué au départ. J'ai continué mon geste et son étreinte s'est raffermie ; le type me serrait si fermement le bras

que j'ai senti qu'il s'engourdissait.

« T'es qui, toi ? », a-t-il aboyé, déjà énervé.

Je n'ai pas eu le temps de répliquer que j'étais déjà dehors, les fesses dans une flaque d'eau et le visage plein de sang.

« Et t'avisés plus de rentrer, sinon... », a-t-il insisté, prêt à m'envoyer un autre direct en pleine figure.

Je ne savais pas comment j'avais atterri sur le trottoir, mais je savais que mon nez me faisait un mal de chien. Je ne pouvais pas le voir, mais j'en devinais les contours : boursoufflé de partout, gonflant comme un ballon à chaque seconde et jetant des gerbes lumineuses comme un phare en pleine tempête. Affamé et molesté, j'ai couru le long de l'avenue principale – pressé de rentrer dans mon squat. Sur le chemin, j'ai croisé une ambulance. Le véhicule s'est arrêté et le chauffeur m'a demandé si j'allais bien. Je n'ai rien pu lui répondre et je me suis écroulé sur le macadam humide.

Les ambulanciers m'ont conduit aux urgences, puis confié à un jeune infirmier qui, je m'en rappellerai toute ma vie, avait le crâne aussi lisse qu'un œuf. Ce dernier m'a installé dans une chambre et apporté un plateau repas : une salade non assaisonnée, un morceau de camembert trop mou et de la gelée de mûres pour le dessert. J'ai à peine touché au plateau. Je ne pouvais rien avaler. Le sommeil m'a trouvé une poignée d'heures avant l'aurore.

Le lendemain matin, après une nuit assez brève, j'ai reçu la visite du médecin. Mon nez allait bien d'après lui : son allure de chou-fleur n'était dû qu'au choc. Il n'a rien dit de plus et a disparu. Une fraction de secondes plus tard, une tornade est

entrée dans la chambre et s'est écriée : « Il y a d'autres personnes bien plus malades que vous qui attendent qu'un lit se libère. Alors dépêchez-vous ! ». Son ton était sec et cassant ; j'ai pris ça pour une agression. Je reconnaissais dans son attitude celle de ma mère ; fait qui eu le don de m'énervier davantage.

Les mots de l'infirmière me revenaient alors en mémoire. Elle continuait de pester contre moi tandis que je cherchais un moyen de me débarrasser d'elle. Sans savoir d'où venait cette pensée, je me suis demandé ce que valait la bouffe en prison. Était-elle si mauvaise que les gens le prétendaient ? Je n'avais qu'un seul moyen de le savoir.

Un coussin rembourré traînait sur le lit voisin : l'idée était trop belle pour être ignorée. Au moment où la porte claquait, la jeune fille se retourna. Dans la précipitation, je l'immobilisai sur un des lits puis pressai le coussin contre son visage. Elle gesticulait encore lorsque j'ai appuyé sur la poignée d'urgence. Après m'être assuré de sa mort, je suis resté planté devant la porte, prenant mon air le plus ahuri, attendant que vienne le jeune infirmier chauve. Je me suis même mis à baver pour la jouer plus « réaliste ».

Quelques jours plus tard, entres deux perfusions, un grand type super bien sapé est venu me voir. J'avais encore le goût de cette paraffine en gelée qu'ils nous donnent pour nous empêcher d'être constipé, et sur le dos cette robe de

chambre hideuse qui donne sans cesse envie de se gratter.

J'ai été conduit dans une sorte de bureau où attendait déjà mon psy. On a échangé quelques mots, puis le type m'a dit qu'il voulait que je reste encore un petit moment à l'hôpital, en attendant.

« D'ici deux mois, un second expert aura la lourde tâche d'évaluer votre taux d'implication dans le meurtre de la jeune infirmière, a-t-il dit, bouclant sa petite mallette. Vous séjournerez dans l'aile ouest jusqu'à ce que l'expert se prononce ».

Le type avait dit vrai, l'hôpital m'a gardé : là où les murs sont tous peints de la même couleur et où les infirmières vous parlent comme si vous étiez attardé.

Comme ça au moins, je ne souffre plus de la faim. Sauf que ces derniers temps, l'appétit n'est plus le même. Il faut dire qu'avec la dose de médicaments qu'ils nous forcent à avaler tous les jours, ce n'est pas étonnant. Ma mère ne jurait que par ses petites pilules. Maintenant que je prends ces saloperies matin, midi et soir, je commence à la comprendre et je réalise à quel point elles sont nécessaires. Même plus que ce qu'ils nous donnent à manger.

Elles m'aident à me sentir mieux dans ma peau, à tenir le coup : le seul lien qui me rattache à la vie. La seule chose que j'ingurgite de toute la journée. Un nouvel arrêt dans mon circuit gastronomique. Mais est-ce la fin ? ou la faim ?

UNE SANTE DE FER

GAËL BRIAND

Né en 1984, Gaël Briand doit attendre un an et quelques avant de manger ses premières soupes. À ce sujet, il aime raconter que son papa, qui à l'époque était coursier dans une bijouterie, cachait les bijoux sous les poireaux de son repas. Peut-être n'en faut-il pas plus pour comprendre que le principal, ce n'est pas l'argent mais ce que l'on peut faire avec : manger ! Il dédicace cette nouvelle à rouquin, le Dieu incompétent du frigidaire... L'illustration est de Timothée Rey.

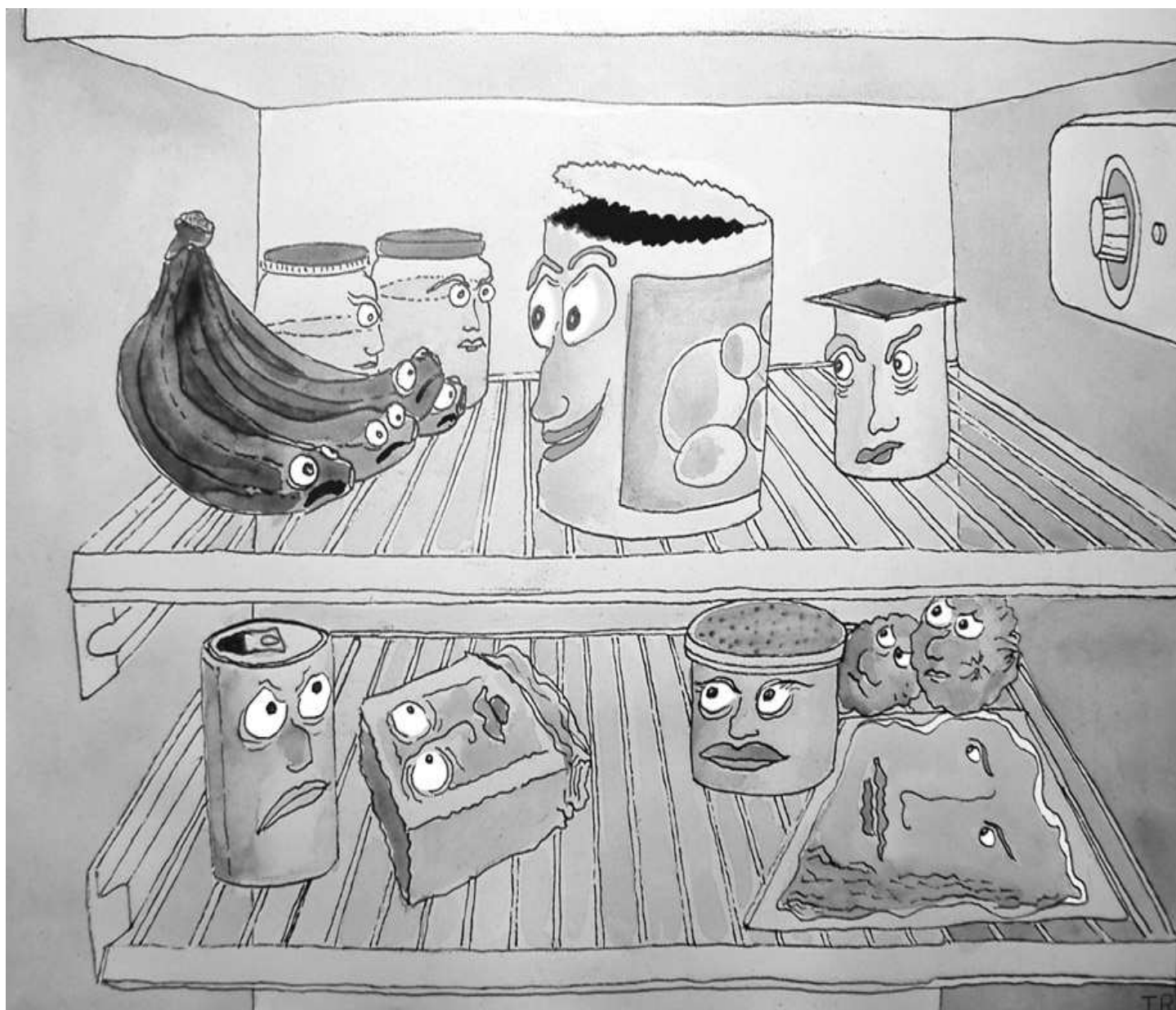
L'atmosphère était pesante dans le frigidaire. L'épidémie frappait tout le monde et ne laissait aucune chance. La moisissure gangrenait la population et les plaintes s'élevaient de toutes parts. Une vieille bière tentait de faire le vide en elle pour ne pas s'éventer, tout en sachant que bientôt, elle aurait perdu son arôme, et de fait son âme. Elle restait silencieuse et semblait calme alors qu'elle ruminait contre Lui : pourquoi ne l'avait-il pas terminée ? Pourquoi n'avait-il ingurgité que la moitié de la bouteille ? N'était-elle pas bonne ? La bière se sentait abandonnée, mais elle se consolait en se disant qu'elle n'était pas la seule : le beurre était rance depuis des jours, le jambon avait durci et sentait à des kilomètres, et les bananes devenaient noires. Depuis des générations, les habitants de ce frigo avaient compris qu'ils étaient dirigés par un Dieu incompétent. Bien sûr, Il n'était pas mauvais, mais Il ne respectait aucune règle. Il semblait même ne pas connaître les règles : les bananes se plaignaient toujours du froid ! Elles qui étaient nées sous les tropiques, on les balançait dans un frigidaire à 4°C... De mémoire de fruits et légumes, on n'avait jamais côtoyé de bananes que sur les étagères des marchés, pas sur les étagères d'un frigo !

Le Dieu ne savait même pas qu'on ne

met pas de boîtes de conserve dans l'espace commun. Depuis quelques semaines, un cocktail de fruits au sirop léger trônait au milieu de ces macchabées et se vantait de sa bonne santé. En effet, bien que sa robe indiquât « Prix Qualité » et que son couvercle soit ouvert depuis aussi longtemps que la salade en sachet qui pourrissait, la conserve affichait un sourire triomphant. Elle défiait la Mort et affichait une santé de fer grâce à son colorant E127, son sirop de glucose-fructose de blé, son acidifiant E330 ainsi que ses nombreux conservateurs. Elle achevait ses collègues de ses mots tranchants et se moquait de leur manque de résistance, riant du jambon qui commençait à changer de couleur. Elle lançait de mauvaises blagues au yaourt au pruneau, souvent considéré comme le rebut du paquet de 16 frères. Elle allait s'attaquer à la bière qui ne pipait mot depuis déjà deux jours, préservant ses ultimes forces dans l'espoir d'être terminée, même difficilement, quand soudain, une aubergine presque entièrement cloquée s'écria : « la conserve rouille ! ». La bière rit tant qu'elle finit de s'éventer et mourut. La conserve tenta d'observer sa robe, mais son poids l'empêchait de se tourner et les autres habitants lui sautillaient autour en rele-

vant toutes les anomalies : le papier qui tombait du fait de l'humidité, la rouille sur l'ouverture, signe avant-coureur de la Mort chez une conserve, la date de péremption qui approchait... Chacun déversa sa bile à l'encontre de la conserve pour se venger de tout le mal qu'elle avait

pu dire. La joie gagna le frigidaire et l'atmosphère se transforma de manière radicale. La conserve comprit, mais un peu tard, que dans la misère, mieux vaut être solidaire si l'on veut mourir heureux...



MON GRILLE-PAIN ET MOI

KETTY STEWARD

Ketty Steward, 29 ans est originaire de la Martinique. Avec une quinzaine de poèmes et une demi douzaine de nouvelles sélectionnés entre 2003 et 2005, elle a été lancée en écriture par la revue Dégaine ta Rime. Après diverses publications dans des fanzines, elle participe à l'anthologie Libre souvenirs de la convention francophone de science fiction d'esneux d'août 2005 avec le texte Gardien. Ses dernières parutions : La Porte dans le recueil Interieur nuit / extérieur jour de la bibliothèque des Eaux-vives de Genève, et Le Cafard dans le placard dans le recueil Savez-vous parler le Bzz ? de J. Ouaknine. Le présent texte est illustré par Timothée Rey.

Il me semble que ma vie est placée sous le signe du grille-pain. N'est-ce que mon regard qui filtre les événements ordinaires à travers cette étrange grille de lecture ? Cette interprétation ne me satisfait guère, car même dans ce cas, je voudrais qu'on m'explique comment un appareil ménager, au demeurant fort sympathique, a pu, comme ça, se positionner au centre de mes perceptions.

Le grille-pain est arrivé dans ma vie d'une bien étrange façon.

Dans ma famille, on était surtout baguette. Plus français que des caricatures, nous fendions le pain dans le sens de la longueur, avant de l'enduire de beurre et de confiture. Le dimanche matin, nous prenions le petit déjeuner tous ensemble. Nous trempions nos baguettes dans un bol de café chaud, bien sucré, tandis que mon père levant les yeux au ciel, son ventre immense appuyé sur le bord de la table s'écriait : « Bon Dieu ! Y a rien de mieux ! »

Parfois, même, il entamait une longue diatribe contre ces gens qui ne prennent pas le temps de manger le matin, « Tout se perd ! », ou contre les anglais : les Rosbifs et leur berk-fast, disait-il, déjà qu'ils roulent du mauvais côté !

C'est ainsi que les principes anti-toast

me furent inculqués de bonne heure. Mon jeune frère et ma sœur y sont encore fidèles, et j'imagine que j'aurais pu continuer de même. Seulement, alors que tous deux s'empressèrent, bac en main, d'aller se vendre sur le marché du travail, je décidai de poursuivre des études, comme d'autres poursuivent un rêve.

Catherine était devenue coiffeuse et Bernard s'était fait garagiste tandis que je continuais à fréquenter l'école. Faculté de lettres, pour avoir le temps de choisir.

Le rapport avec le grille-pain ? J'y arrive.

Avez-vous remarqué que tout ceux qui parlent de leurs années d'études affirment n'avoir que très rarement usé leurs blue-jeans sur les bancs des amphithéâtres ? Comme par hasard, ce sont ceux qui ont réussi. Les autres ne parlent plus de cette époque de leur vie. Mais les quelques fois où je me risquai à assister à un cours, la salle était pourtant bondée... Peut-être par ceux qui rateraient leurs études.

Si on peut échapper aux exposés des profs on ne coupe pas à l'épreuve finale. Examens, et mémoire. C'est ainsi que je me rendis compte qu'il me faudrait un ordinateur pour taper des pages et des pages de ce que j'avais pu apprendre dans des livres lus à la hâte. Je m'achetai un

Macintosh d'occasion. C'est le plus simple pour les gens qui, comme moi, n'ont jamais connu d'appareil plus compliqué que le radioréveil. Tout ce dont j'avais besoin était installé, m'avait précisé le vendeur. Intuitivement, je trouvais comment allumer l'engin, comment, touche après touche, y introduire un texte, puis, bien plus tard, comment enregistrer mon travail. Peu à peu, je gagnai en aisance face au drôle de cube à affichage en noir et blanc. Je lui appris à annoncer « Hello Cédric ! » au lieu du « Hello John ! » préprogrammé au démarrage, et je m'aventurai dans des zones de sa mémoire que je ne connaissais pas. J'y découvris des jeux et je passai des nuits entières à faire se déplacer dans un labyrinthe de plus en plus complexe un personnage mangeur de coffres, gélatineux, jaune aux grands yeux rêveurs. D'autres fois, je cogitais fébrilement en tentant de replacer dans un puzzle des cases lumineuses et des boules colorées. Tout cela ne m'aidait en rien pour mon mémoire, mais c'est comme ça que j'osai petit à petit explorer l'ordinateur qu'on m'avait vendu pour trois fois rien, jusqu'à tomber un jour sur les écrans de veille. Il y en avait toute une suite préinstallée sur l'ordinateur, et l'un d'eux devint très vite mon favori : *flying-toasters*, les grille-pain volants ! Après un moment d'inactivité de la machine, je pouvais voir apparaître des grille-pain ailés de toutes les tailles, ainsi que des toasts. Lorsque je compris qu'on pouvait aussi régler le doré des tranches, je tombai en admiration devant le sens du détail des concepteurs géniaux de ce logiciel. Leurs grille-pain m'accompagnèrent pendant de longues années et,

lorsque, pour des raisons purement pratiques, je dis adieu à la petite pomme pour acquérir un P.C. hautement compatible, je n'oubiai jamais le plus touchant de mes écrans de veille.

Il me semble bien que c'est à cette époque bénie que je me désintéressai un peu des grille-pain. Provisoirement, bien sûr.

Je vivais seul dans mon deux-pièces-cuisine d'étudiant, et j'avais gardé la tradition familiale du petit déjeuner, mais aller jusque chez le boulanger chaque matin pour acheter une demi baguette me lassa vite. Et par temps de froid, je me contentais souvent de corn flakes et de lait. Mais un jour, je franchis le pas et je m'achetai un grille-pain. Un beau grille-pain chromé, à l'américaine. Je l'ai encore. Il fonctionne parfaitement et ne fait pas que les toasts. Car mon grille-pain est un baromètre amoureux.

Oui, parfaitement !

Attention, je ne suis pas un de ces gens influençables et crédules qui confondent superstition et savoir véritable. Je serais même plutôt rationnel et athée. Il n'empêche que j'ai pu remarquer des régularités assez étonnantes dans les événements. J'ai longtemps refusé d'y croire, mais il est des évidences face auxquelles, la logique même s'incline.

Étant plutôt bien fait de ma personne, et assez attiré par la gent féminine, j'ai eu des aventures par vingtaines. Certaines m'ont donné satisfaction, bien qu'étant faites dès le départ pour ne durer qu'un temps. D'autres en revanche ne m'ont apporté que quelques instants de plaisir et beaucoup de soucis.

Me croirez-vous si je vous dis que les seules femmes dont je garde un bon

souvenir sont celles qui ont eu envers mon grille-pain, une attitude à la fois respectueuse et réservée ?

Certaines disaient : « Que fait ce truc au milieu du salon ? ». En effet, je l'avoue, j'avais réservé une place de choix à mon appareil bien-aimé. Non, comme je répondais aux curieux en raison du manque de prises électriques de ma petite cuisine, mais pour l'avoir toujours sous les yeux. Ces femmes-là étaient toutes du genre à vouloir régenter ma vie. Elles savaient ce que devait faire, dire, lire, manger et penser un homme de mon âge, pour mon bien, évidemment. Elles pensaient déjà me connaître avant même de m'avoir parlé. J'entrais dans une case toute faite de leur système de valeurs et mon grille-pain n'y était pas admis.

D'autres se contentaient de rire de ce qu'elles appelaient une bizarrerie. Celles-là ne tardaient pas à adopter envers moi une attitude de mépris. Une condescendance du type que l'on réserve à ceux que la nature n'a pas dotés d'assez d'intelligence, à ces pauvres ratés que, peut-être, on pourrait sauver.

D'autres encore, pleines d'enthousiasme, faisaient mine de nous comprendre, mon grille-pain et moi. Mais, vraisemblablement jalouses, elles ne cherchaient qu'à se mettre au centre de ma vie dont elles finissaient par tenter de détrôner mon appareil. Elles voulaient toute mon affection, faisaient fuir les amis et parents qui ne les adoraient pas, s'installaient insidieusement chez moi. Manipulatrices nées, elles en venaient à dénoncer, dans une apparente innocence, les divers défauts qu'aurait eu mon cher toaster. Celui-là même sur lequel elles s'étaient extasiées à grands cris. Celles-là étaient

les pires !

Ma femme était de cette espèce-là. J'aurais dû le savoir. Le premier jour où Mélanie est entrée dans mon salon, je l'ai bien observée. Il m'a semblé surprendre un regard mauvais en direction de mon grille-pain. Mais quand on est amoureux, quand on a envie de se dire que « cette fois c'est la bonne », on efface aussitôt ce qu'on a pu percevoir de dangereux chez l'autre. Je mis sur le compte de ma méfiance malade ce qui, me disais-je, n'était sûrement qu'une illusion. Par la suite, elle m'a félicitée d'avoir choisi un appareil de caractère, elle a affirmé qu'il était de la meilleure qualité, m'a confirmé que, vraiment, sa place n'était pas à la cuisine. Lorsque nous nous sommes installés ensemble dans un plus grand appartement, elle ne s'est même pas opposée à mon désir de remettre le grille-pain au salon. Mais elle mangeait des biscottes. J'aurais dû comprendre. Elle me parlait de calories, mais tout le monde sait depuis longtemps qu'il y a au moins autant de calories dans les biscottes que dans le pain. Tant que j'étais inconscient de nos divergences essentielles, tout alla pour le mieux. J'étais devenu professeur de philosophie. Mélanie, elle, travaillait dans les produits bancaires. Le jour où elle obtint le poste de directrice d'agence, elle n'eut plus le temps de prendre le petit déjeuner à la maison. « Je prendrai un café au boulot ! »

Cette fois, je compris que je m'étais lourdement trompé sur son compte. Je devins plus attentif et je notai quelques changements graves dans son rapport à mon grille-pain. Elle bougonnait quand je lui laissais l'honneur de vider le ramasse-miettes. Quand elle devait dépoussiérer la

table basse où trônait l'appareil de mon cœur, elle me faisait cent reproches, prétextant que je ne faisais rien à la maison, alors que je savais qu'elle avait énormément de travail. Tous les prétextes étaient bons pour s'en prendre à ma seule passion.

Lorsque j'invitais des amis à dîner, et qu'en fin de repas, je racontais l'histoire du grille-pain, ou lorsque j'expliquais les différences fondamentales entre les modèles des années soixante-dix et ceux qui se vendent aujourd'hui, elle ne faisait rien pour cacher sa lassitude. Dans de telles conditions, il va sans dire que nos rapports se firent de plus en plus tendus. Mais je voulais encore y croire. J'étais prêt à discuter, à pardonner et je l'aurais fait si elle m'en avait donné l'occasion.

Mais Mélanie est partie, de la pire

façon. Je suis rentré du lycée et il y avait ce mot ignoble :

« Allez au Diable, toi et ton grille-pain ! J'en ai par dessus la tête. »

Et effectivement, ça devait déborder, puisqu'elle m'a tout pris. Le téléviseur, le lecteur de DVD, la chaîne hi-fi, la table, les chaises, le salon, la vaisselle, le frigo... Tout. Elle n'a rien laissé. Rien que mes livres, mes vêtements, la moquette, et mon grille-pain.

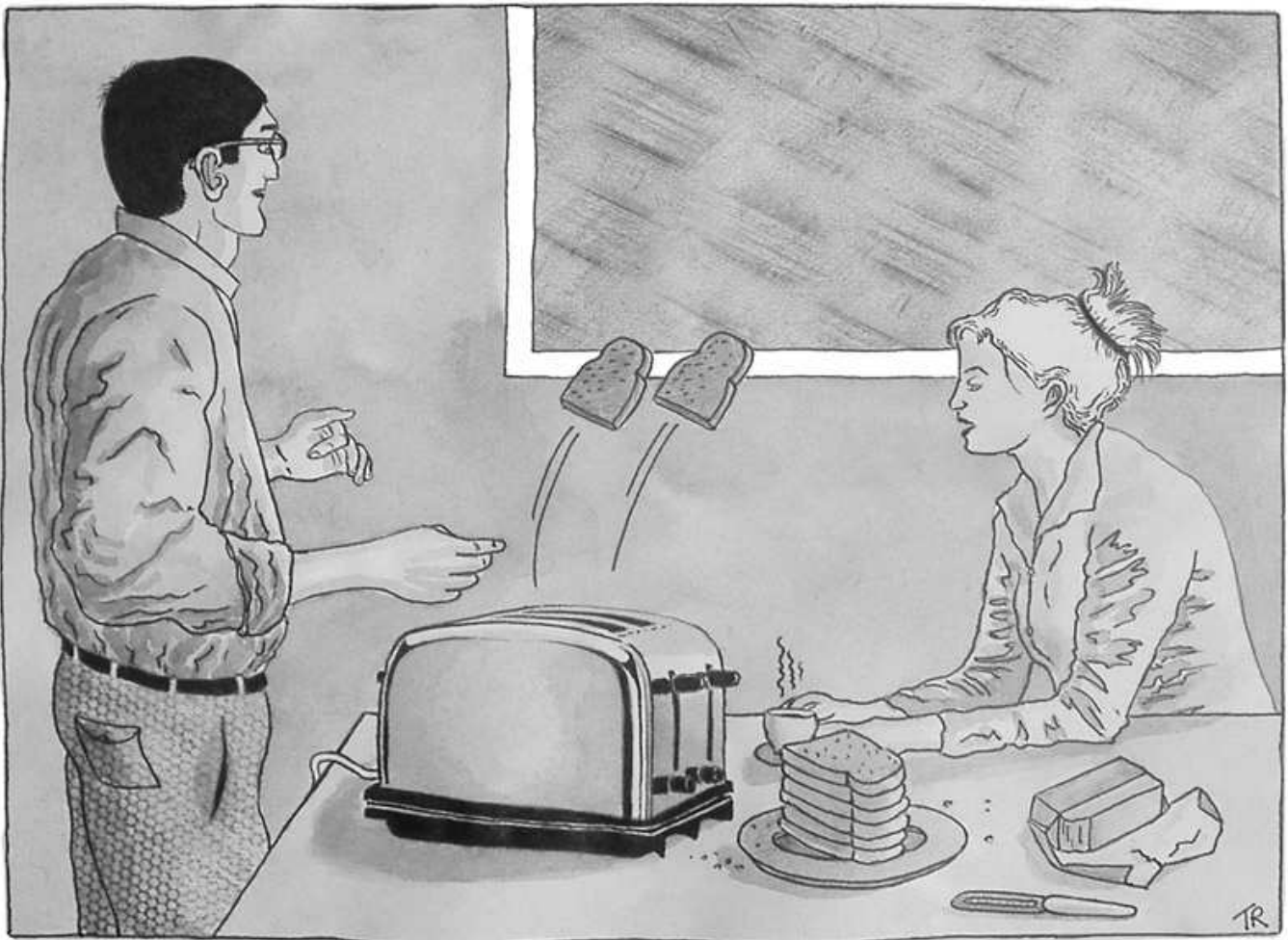
Et moi qui voulais lui annoncer que j'avais obtenu ma mutation au soleil ! La Réunion, ses plages, ses cocotiers...

Mais je ne me plains pas.

Nous partirons tous les deux, le cœur et les bagages légers.

Au programme ?

Se payer une bonne tranche de rire, se faire dorer et s'envoyer en l'air !



SCHNAPS A VOLONTE !

FRANÇOIS SCHNEBELEN

Alsacien d'origine, François Schnebelen vit en Charente-Maritime. Au moment des repas, il concilie les deux régions : Pineau des Charentes en apéritif, puis l'incontournable Blanc d'Alsace, et pour le digestif, Cognac ou Schnaps maison. Amateur d'imaginaire, il s'est vu publié entre autres dans Borderline et M&M. Certains de ses écrits devraient prochainement franchir l'Atlantique. Pour accompagner ce texte-digestif, nous accueillons une nouvelle illustratrice : Michelle Bigot.

Sur cette planète de misère, juste une Scrotte de mouche sur les cartes tridis, l'unique lieu convivial qui mérite ce nom et permet de passer un peu de bon temps est le fameux bar *Chez Zepi*. Son patron, malgré son embonpoint hors normes, est fin cuistot et sait comment régaler son monde. Toutefois, c'est la panoplie d'alcools divers qui s'étale sur les étagères derrière le comptoir que préfère le mécano Sorel. Pas un qu'il n'ait goûté, quelle que soit sa provenance. Pas que de bons souvenirs, d'ailleurs ! Son estomac n'a jamais oublié la morsure du strivash galopodien qui avait commencé à le ronger avant un lavage pratiqué d'extrême urgence. D'autres provoquèrent : crise d'urticaire, sueurs à n'en plus finir, démangeaisons des jours durant... La liste est longue et ne mérite pas de s'afficher davantage. Non, après les avoir tous consciencieusement testés et surtout l'avoir mainte fois payé de sa personne, une boisson terrienne recueille tous ses suffrages : le schnaps, et pas n'importe lequel, s'il-vous-plâit : celui au kirsch. Aromatisé à souhait, fort juste comme il les aime, il frissonne à chaque gorgée. Sa légère brûlure permet de suivre son cheminement dans le corps. Une merveille ! Aucune autre de ces boissons qui se targuent de leurs degrés d'alcool ne lui arrive à la cheville. Une vraie drogue pour Sorel, éponge à schnaps entre toute !

La nouvelle escale du vaisseau de Sorel, sur un parcours immuable, ne déroge pas à la règle. Les propulseurs à peine refroidis, le mécano se rend sans tarder dans l'ancre de ce sacré Zepi qui l'accueille toujours à bras ouverts. Normal, au vu de la somme qu'il y laisse à chaque fois. Arrivé dans le brouhaha de la salle enfumée, il note avec grand plaisir la présence d'un ancien collègue, viré pour trafics louches en tout genre, et compagnon de beuverie s'il en est. Sentant l'occasion appropriée pour une bonne biture, Sorel le harangue :

– Dimas, ça fait une paye ! Faut qu'on fête ça !

– Sorel, vieil ivrogne ! Encore vivant ? Tu l'as dit ! Allez, amène-toi. C'est moi qui régale, lui répond ce dernier.

– Je demande pas mieux.

Sorel le suit jusqu'à l'arrière salle, s'étonne de cette bizarrerie, mais sans plus. La perspective de boire gratis, même hors de l'atmosphère hétéroclite du bar avec son brassage multiracial, le pousse déjà à saliver comme un beau diable. Tremblant comme une feuille à la pensée de ce qu'il s'enfilera dans le gosier, il colle aux basques de Dimas jusqu'à une table solitaire.

– Au moins on ne sera pas dérangé, lui dit Dimas à travers un demi sourire.

– Si tu le dis, rétorque Sorel en détaillant l'endroit reculé qu'il ne

connaissait pas. On boit un coup ?

– Encore heureux ! Tu carbures toujours au kirsch, j'espère ?

– Et pas qu'un peu, mon gars ! Sentant l'impatience grandir, il rajoute de suite : alors, on le descend ce coup ?

– Ca arrive, ne soit donc pas si pressé. Autant que tu veux, promis !

Effectivement, une longue bouteille fine, entre deux petits verres, arrive sur un plateau porté par un nouveau serveur. Jamais Sorel n'en a vu autant à la fois, ses yeux sortent littéralement de leurs orbites pour mieux graver cet instant dans sa mémoire. Un retentissant « râah » marque l'entrée de ce rêve qui devient enfin réalité. Il se jette sans tarder sur le bouchon qu'il retire d'un geste, avant de remplir généreusement les deux verres. Chacun lève le sien, le heurte avec l'autre dans un « A la tienne ! » de rigueur, puis ingurgite le contenu. Cul sec pour Sorel, avec parcimonie pour Dimas. Le mécano qui se sent revivre ne peut s'empêcher de le narguer :

– Dis donc, t'as perdu la main ?

– Un peu. Faut que je fasse gaffe, mais profite-en, dit-il en lui désignant la bouteille à peine entamée.

– Tu as raison, faut pas gâcher ! Je boirai pour deux, afin de fêter ces retrouvailles. A propos, qu'est ce que tu fous maintenant ?

– Pas grand-chose, je traîne à droite, à gauche. Rien de bien intéressant.

Sorel perd déjà le fil de la conversation, concentre son attention sur son péché mignon. Commence alors pour lui, ce qu'il se promet d'être une soirée mémorable, où il finira cette sacrée bouteille, foi de Sorel ! Sous le regard amusé de son ex collègue, il enchaîne les verres. Si les

premiers ont le bon goût du kirsch, après le cinquième, le mécano ne le différencie plus du pire des alcools frelatés. Au fil des descentes infernales, il se tasse sur sa chaise, incapable de conserver une posture droite. Comme un défi, il n'abdique pas avant l'ultime goutte de breuvage. D'ailleurs, à la fin, Dimas le sert, car sa condition d'ivrogne hors limite ne lui autorise plus cet exploit. En tout cas, la dernière rasade sonne sa chute au sol, d'où des ronflements sonores s'élèvent, prouvant que s'il est fin saoul, il n'en est pas mort pour autant.

Le réveil est terrible. Peut-on seulement parler de réveil dans son cas ? La loque qu'est devenue Sorel sort péniblement de sa léthargie. Un mal de tête cataclysmique l'élance, un peu comme si, à chaque cillement, un gros coup de marteau s'abattait sur sa caboche. Jamais encore, il n'est tombé si bas. De longs moments s'écoulaient avant qu'il n'ose seulement esquisser le moindre geste, de peur de replonger dans un coma éthylique qu'il ne quitterait plus. Rien que l'acte de penser provoque l'effervescence dans la caisse de résonance de son crâne. Après moult hésitations, il prend le risque d'ouvrir les yeux, mais l'obscurité ne l'autorise pas à discerner le plus petit détail de son environnement. Il se jette alors dans l'inconnu, et bouge les bras. Son mouvement est stoppé net par une paroi. Encore imbibé d'alcool, il suit avec la plus grande difficulté le profil de la surface rencontrée qui le ceint de part et d'autre et l'empêche de se relever. Que cette sortie des affres de sa beuverie est dure ! Quelle gueule de bois ! Sorel reste immobile, essaye de réfléchir. Il perçoit



que la situation n'est pas normale, sans identifier encore pourquoi. Et puis, qu'est-ce donc que cette odeur douceâtre ? L'impression d'être tout poisseux le tenaille, ses mains collent aux endroits touchés. Sorel ne comprend rien. Le peut-il seulement ? Au final, il s'endort, prenant la fuite vers des cieux plus cléments.

Ce coup-ci, il émerge comme une bombe, se redresse telle une furie, avant que la paroi ne le renvoie en position couchée. Il est mort, voilà l'explication, ou plutôt, on l'a pris pour mort et on l'a enterré. A présent, fait comme un rat, il est coincé dans un cercueil. La substance qui l'habille – ce n'est qu'à présent qu'il se rend compte qu'il est nu – représente sûrement une espèce de baume conservateur afin qu'il ne pourrisse pas comme le premier venu. « Où est cet enfoiré de

Dimas qui m'a abandonné ? » se demande-t-il. Son somme lui a ramené quelques forces, alors il en use pour pousser de toute son énergie sur le toit de sa nouvelle demeure, mais ses efforts restent vains. En dernier recours, il crie, hurle à l'aide, à s'en exploser le larynx. Incapable de poursuivre ses appels, il écoute à l'affût d'un quelconque son. Le seul qu'il entend provient de son estomac qui crie famine. « Tiens, il a survécu ? », pensée absurde en cette seconde, où il croit sombrer dans la folie, car promis à un tragique destin.

Soudain, l'espoir frappe à sa porte. Un bruit, un grincement qui grandit, avant qu'un timide rai de lumière n'apparaisse. Sorel se dit que ce n'est pas encore pour cette fois, que sa bonne étoile n'a pas failli. Le couvercle saute, le mécano ferme les yeux, ébloui après son calfeu-

trement. Il sent qu'on le soulève, accueille avec soulagement les secours. Avec prudence, il entrouvre les paupières, apprivoise petit à petit la clarté. Ce qu'il distingue en premier est un grand rond marron, puis de grandes stalagmites et stalactites. Une grotte ! Les concrétions dégoulinent de liquide. Il fait chaud, l'atmosphère est empesée, nauséabonde. Sorel se demande dans quel bouge il a échoué, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin à

recouvrer la vue.

Reviennent alors à sa mémoire ces légendes de l'espace que l'on échangeait en riant autour d'une table. L'une d'elles dépassait en ridicule toutes les autres. Dégrisé, il s'en souvient parfaitement. Qu'est-ce qu'il a pu se marrer avec celle-là ! Un « slurp » interrompt ses souvenirs d'une race d'extraterrestres géants, amateurs de sucreries vivantes, et en particulier, de *Mon chéri* !

UN ZESTE DE FIEL

RACHEL GIBERT

Rachel Gibert sut lire seulement vers 11 ans et commença par la base, c'est-à-dire Oui-Oui. Un an après, elle dévorait les romans de Jules Verne. Après une scolarité longue et chaotique, où elle passa alternativement de la première à la dernière place de sa classe, elle aboutit au... chômage. Ce qui, au moins, lui laissa le temps d'écrire. Sa première nouvelle, Feuilles d'âme, se trouve sur le site de Science Fiction Magazine. La page d'accueil de ses sites web : <http://gibert.rachel.free.fr>

Plus la certitude grandissait en lui, plus son visage blanchissait. Il tourna et retourna l'idée dans sa tête, essayant de se raisonner, mais c'était impossible. Pour corser les choses, il avait un affreux mal de tête. Comme il ne parvenait pas à faire décanter sa colère, il se mit à écumer et à bouillir, se répétant « ça va barder ! ».

Il n'allait pas se farcir plus longtemps une femme infidèle, c'était sûr. Il continua à foncer sur la route, grillant plusieurs stops et pilant à un feu rouge. Il se préparait à une dispute gratinée et n'allait pas brider ses instincts. Il en avait déjà marre de mariner.

Il monta l'escalier, abaissa la poignée et passa la porte. Sa femme se dressait devant lui, glacée. Il ne la fit pas mijoter plus longtemps et lui pocha un œil direct. Presque réduite à l'impuissance par la douleur, elle saisit une bougie allumée et

lui fit flamber ses cheveux dorés. Il n'eut pas le temps de parer son geste.

Il serra alors les mains autour de son cou et la laissa à moitié étouffée. Avec l'énergie qu'il lui restait, elle parvint à attraper un couteau et à lui inciser le bras.

A présent, leur mariage était consommé, plus aucun sentiment ne les liaient, à part une haine suprême et réciproque.

Tous les mots soulignés ci-dessus sont des termes culinaires. Ainsi, on peut voir que cuisiner est un loisir très violent, faisant appel à tout ce qu'il y a de plus primaire dans les instincts humains (d'ailleurs, on dit bien qu'on cuisine un prisonnier, pour indiquer qu'on le torture). Du coup, je crois que je ne me ferai plus que des salades, et encore, c'est pas sûr, puisque j'aurai quand même besoin d'un couteau...